

Atelier « Faut-il croire à l'idéologie ? »

Directeurs de l'atelier : Fabio Bruschi, Gabor Tverdota

Extraits

Attention : tous les extraits introduits par *IU* sont tirés de Karl MANNHEIM, *Idéologie et utopie*, tr. J.-L. Évard, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2006 (traduction légèrement modifiée). Pour les autres extraits, la référence complète se trouve en tête de chaque passage.

I) Qu'est-ce que l'idéologie ?

1 / L'idéologie : un concept par excellence polémique

***IU*, pp. 31-32.**

[31] Comme, dans les démocraties modernes, les idées représentent clairement des groupes déterminés, la détermination sociale et existentielle de la pensée devint plus facilement perceptible dans la controverse politique. Dans le principe, ce fut la politique qui découvrit la première la méthode sociologique en passant au crible les phénomènes intellectuels. A proprement parler, c'est dans les luttes politiques que les hommes prirent conscience pour [32] la première fois des motivations collectives inconscientes qui gouvernaient les orientations de la pensée. (...) Mais dans la mesure où la politique livre ses batailles avec les armes de la théorie, le processus de démasquement envahit les racines sociales de la théorie. (...)

Deux mots-clés permettent de caractériser l'aggravation de la crise intellectuelle à laquelle on finit par aboutir : les notions d'« idéologie » et d'« utopie ». Elles ont ainsi une signification symbolique, raison pour laquelle on les a retenues pour le titre de ce livre.

La notion d'idéologie a reflété la découverte permise par le conflit politique : que la pensée de groupes dominants dépend tellement des intérêts en cause dans une situation qu'ils finissent par perdre la capacité de percevoir certains faits préjudiciables à leur conscience de dominants. Le terme d'« idéologie » contient implicitement l'idée que, dans certaines situations, l'inconscient collectif de certains groupes fait écran à l'état réel de la société, aussi bien chez eux que pour d'autres, et exerce ainsi un effet stabilisateur.

Dans la notion de pensée utopique se reflète la découverte inverse, fruit elle aussi du conflit politique : que la passion intellectuelle de certains groupes opprimés pour la destruction et la transformation d'une société donnée est si vive qu'à leur insu ils ne perçoivent que les éléments d'une situation dont les groupes dominants tentent de nier l'existence. (...)

2 / L'idéologie : un concept complexe

***IU*, pp. 49-66.**

[49] C'est, au premier chef, le concept d'idéologie qui nécessite une élucidation préparatoire. L'équivocité flagrante de ce concept ne va pas sans un semblant d'unité où,

enchevêtrés les uns aux autres, nous apparaissent pêle-mêle les épisodes de son histoire sémantique. (...)

[G]énéralement parlant, on peut distinguer deux significations d'ailleurs dissociables de l'« idéologie ». Pour le premier genre d'acception, nous parlerons de concept *régional* d'idéologie, pour le second, de concept *total*.

Nous avons affaire à un concept régional lorsque le terme désigne simplement le fait que l'on ne veut pas accrédi-ter *certaines* « idées » ou « représentations » de l'adversaire. Car on tient que ce sont là des déguises plus ou moins conscientes d'un état de fait dont il n'est pas dans l'intérêt de l'adversaire que de le connaître pour ce qu'il est vraiment. Ici, du mensonge conscient à la déguise instinctive demi-consciente, que l'on dupe autrui ou que l'on se dupe soi-même, toute gradation est possible. Ce concept d'idéologie, qui ne s'est détaché que très progressivement de la notion simple de mensonge, est régional à plusieurs sens du terme. Statut qui saute aux yeux lorsqu'on l'oppose au concept d'idéologie *radical*, *total*. On pourra parler de l'idéologie d'une époque ou d'un groupe socio-historique concret et déterminé – une classe, par exemple – au sens où par là on entendra la particularité de la *structure totale du champ de conscience* de cette époque ou de ce groupe, ainsi que sa conformation propre.

Le trait commun à ces deux concepts d'idéologie est obvie, et leur différence aussi. En commun, ils ont ceci qu'ils cherchent à saisir le constituant visé (les « idées » de l'adversaire) non pas en s'immergeant directement dans l'énoncé pour le comprendre (auquel cas nous parlerions d'une interprétation immanente), mais en s'appliquant, par détour, à comprendre le sujet collectif ou individuel qui énonce ces « idées » ; de ces idées nous faisons alors une fonction de sa position ontique (par quoi on entend que ces idées, en tant qu'opinions déterminées mises en cause, en tant que constatations, objectivations, donc au sens le plus large du mot « idées », ne sont pas saisies à partir d'elles-mêmes, mais à partir de la position ontique du sujet, en ce qu'on les interprète comme des fonctions de cette position). Ce qui signifie en outre qu'on est d'avis que la constitution concrète du sujet, sa position ontique a signification co-constituante pour ses opinions, ses constatations et ses cognitions.

De cette manière, les deux concepts d'idéologie font des ainsi dites « idées », des fonctions de leur sujet et de sa position concrète dans l'espace social. S'ils ont un point commun, ils présentent aussi bien des différences de taille. Ne mentionnons ici que les plus importantes.

A. Tandis que le concept régional d'idéologie n'entend qualifier d'idéologies qu'*une partie des assertions* de l'adversaire – et même celles-ci, par référence à leurs *seuls contenus* –, le concept total d'idéologie met en question le tout de la vision du monde de l'adversaire (y compris son appareil des catégories, qu'il veut comprendre à partir du sujet collectif).

B. Dans le cas du concept régional d'idéologie, la fonctionnalisation n'opère qu'au plan *psychologique*. Quand en effet on dit de telle ou telle assertion de l'adversaire qu'elle est mensongère, qu'il travestit un état de fait, à ses propres yeux ou à ceux d'autrui, on n'entend pas moins par là, quant au niveau de validité noologique (théorique), que l'on se tient sur les mêmes fondements que lui. Quant au concept régional d'idéologie, la fonctionnalisation ne joue que sur le terrain psychologique. Il est toujours possible d'éventer les mensonges, d'épurer les points aveugles : somme toute, le soupçon d'idéologie n'est pas encore radical. Il n'en va pas de même pour le concept total d'idéologie. Quand on dit par exemple d'une époque qu'elle vit dans un autre monde d'idées que le nôtre, ou d'une couche sociale historique concrète qu'elle pense dans d'autres catégories que le nôtre, on n'entend pas par là simplement tels ou tels constituants de leurs idées, mais tout un système d'idées déterminé, un genre déterminé de formes du vécu et de l'interprétation. [Ici], c'est justement le niveau noologique qui est fonctionnalisé (...).

C. Parallèlement à cette différence, le concept régional d'idéologie travaille surtout avec une *psychologie de l'intérêt* ; le concept total, en revanche, plutôt avec un ensemble structurel

objectif. Dans le cas du concept régional, on présuppose que l'intérêt tel ou tel qui fait mentir ou travestir agit comme une cause contraignante ; dans le cas du concept total, on pense qu'à telle ou telle insertion sociale correspond telle ou telle optique, telle ou telle manière de considérer les choses, tel ou tel point de vue. (...) Tendanciellement, se substituerait ici à la psychologie de l'intérêt une analyse structurale ou morphologique des équivalences de forme qu'on relève entre une position ontique et la formation du sujet de la connaissance. Le concept régional d'idéologie n'abandonnant jamais le terrain de la psychologisation, le sujet auquel on rapporte ici finalement toutes choses, c'est l'individu. (...) Dans le meilleur des cas, toute recherche sur l'idéologie régionale amorcée sur le plan psychologique n'appréhende que le niveau de la psychologie collective. En revanche, qui travaille avec le concept total d'idéologie et fonctionnalise ainsi des ensembles structurés sur le plan noologique, fait une [52] fonction non pas du sujet psychologique réel, mais d'un « *sujet fonctionnel* ». (...)

[65] Mais tant que dans cette analyse critique on pose *a priori* son propre *locus* comme ap problématique, absolu, par rapport à quoi tout ce qui vient de l'adversaire sera une fonction du social, le pas décisif qui mène à la phase suivante, celle qui doit maintenant nous retenir, n'est pas encore franchi. On opère certes avec un concept *total* d'idéologie (...); mais comme il n'y va que d'une analyse sociologique de l'adversaire ou des ses adversaires, on s'en tient à ce que nous appellerions une *spécification* de cette théorie. Par opposition à elle, on en vient à une version *générale* du concept total d'idéologie quand on a le courage de considérer comme idéologique non seulement les *locus* adverses, mais, de principe, *le sien propre aussi*.

Il est difficile de contourner cette *version générale du concept total d'idéologie*, d'après laquelle, dans tous les partis et à toutes les époques, la pensée humaine est idéologique. Il n'y a guère de *locus*, le marxisme ne faisant ici pas exception, qui, historiquement, n'aurait été sujet à mutations et dont on ne pourrait faire voir comment, aussi, à notre époque, il se différencie socialement. Le marxisme aussi connaît diverses variantes, dont il ne devrait pas être trop difficile pour un marxiste de discerner comment elles dépendent du social. Avec l'émergence de la version générale du concept total d'idéologie, la *sociologie de la connaissance* naît de la *simple doctrine de l'idéologie*. A partir de l'arsenal intellectuel d'un parti, est soulignée la justesse d'une idée générale qu'il a découverte parmi d'autres mais à une échelle simplement locale : l'« *inféodation à l'être* » de toute pensée vivante, [66] promue thème d'une recherche en histoire des idées.

3 / L'idéologie comme structure du rapport vécu des hommes au monde

L. Althusser, *Pour Marx*, Paris, La Découverte, 1996 [1^e éd., Paris, Maspero, 1965], pp. 238-240.

[U]ne idéologie est un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée. (...) L'idéologie n'est pas une aberration ou une excroissance contingente de l'Histoire : elle est une structure essentielle à la vie historique des sociétés. Seules, d'ailleurs, l'existence et la reconnaissance de sa nécessité peuvent permettre d'agir sur l'idéologie et de transformer l'idéologie en instrument d'action réfléchi sur l'Histoire.

Il est convenu de dire que l'idéologie appartient à la région « *conscience* ». Il ne faut pas se méprendre sur cette appellation, qui demeure contaminée par la problématique idéaliste antérieure à Marx. En vérité, l'idéologie a fort peu à voir avec la « *conscience* », à supposer que ce terme ait un sens univoque. Elle est profondément *inconsciente*, même lorsqu'elle se présente (comme dans la « *philosophie* » pré-marxiste) sous une forme réfléchie. L'idéologie est bien un système de représentations : mais ces représentations n'ont la plupart du temps

rien à voir avec la « conscience » : elles sont la plupart du temps des images, parfois des concepts, mais c'est avant tout comme *structures* qu'elles s'imposent à l'immense majorité des hommes, sans passer par leur « conscience ». Elles sont des objets culturels perçus-acceptés-subis, et agissent fonctionnellement sur les hommes par un processus qui leur échappe. Les hommes « vivent » leur idéologie comme le cartésien « voyait » ou ne voyait pas – s'il ne la fixait pas – la lune à deux cents pas : *nullement comme une forme de conscience, mais comme un objet de leur "monde"* – comme leur "monde" même. Que veut-on dire néanmoins, quand on dit que l'idéologie concerne la « conscience » des hommes ? D'abord qu'on distingue l'idéologie des autres instances sociales, mais aussi que les hommes *vivent* leurs actions, communément rapportées par la tradition classique à la liberté et à la « conscience », dans l'idéologie, *à travers et par l'idéologie* ; bref, que le rapport « vécu » des hommes au monde, y compris à l'Histoire (dans l'action ou l'inaction politique), passe par l'idéologie, bien mieux, est *l'idéologie elle-même*. C'est en ce sens que Marx disait que c'est dans l'idéologie (comme lieu des luttes politiques) que les hommes *prennent conscience* de leur place dans le monde et l'histoire : c'est au sein de cette inconscience idéologique que les hommes parviennent à modifier leurs rapports « vécus » au monde, et à acquérir cette nouvelle forme d'inconscience spécifique qu'on appelle « conscience ».

L'idéologie concerne donc le rapport *vécu* des hommes à leur monde. (...) Dans l'idéologie les hommes expérimentent, en effet, non pas leurs rapports à leurs conditions d'existence, mais *la façon* dont ils vivent leur rapport à leurs conditions d'existence : ce qui suppose à la fois rapport réel et rapport « vécu », « imaginaire ». L'idéologie est, alors, l'expression du rapport des hommes à leur « monde », c'est-à-dire l'unité (surdéterminée) de leur rapport réel et de leur rapport imaginaire à leurs conditions d'existence réelles. Dans l'idéologie, le rapport réel est inévitablement investi dans le rapport imaginaire : rapport qui *exprime* plus une *volonté* (conservatrice, conformiste, réformiste ou révolutionnaire) voire une espérance ou une nostalgie, qu'il ne décrit une réalité.

4/ Idéologie et réalité

IU, pp. 59-83.

[59] Le concept total d'idéologie relance un problème qui, à proprement parler, est des plus anciens mais qui, à cette phase seulement de l'histoire de la pensée, se charge d'une signification topique, à savoir le problème de la possibilité d'une « fausse conscience ». (...)

[60] En elle-même, la possibilité d'une *fausse conscience* a de toujours été connue ; d'origine religieuse, l'idée en est donc, du point de vue de la modernité, un acquis par héritage. Elle surgit comme problème chaque fois que l'auditoire d'un prophète, voire le prophète lui-même, doute de l'authenticité de ses visions ou de ses pensées. (...)

[D]epuis la disparition des fondements religieux, le plan de référence à l'aune duquel quelque chose sera vrai ou faux (instance décisive pour départager le réel et l'irréel) a connu un déplacement fondamental : (...) si se fait jour en nous le soupçon que nous avons une conscience fautive, alors ce que nous appréhendons, c'est notre faillite aux yeux d'une instance intra-mondaine. (...)

[61] Au terme « idéologie » se rattache désormais ce sens adjacent : toute idée dénotée comme idéologie échoue au regard de la praxis ; l'instrument véritable qui fraye la voie à la réalité, c'est l'agir ; et, mesurées à ce dernier, la pensée en général ou, dans tel ou tel cas, une pensée déterminée sont néant. On voit bien comment le *locus* du créateur du mot, l'homme de la politique, s'insinue dans la matrice de la signification nouvelle (...) [62] et la question qu'on entend toujours dans le mot « idéologie » – qu'est-ce qui est réellement réel ? – ne cessera plus jamais de se poser.

[81] Dans l'idée d'idéologie et d'utopie, dans l'effort pour échapper également au monde de l'idéologie et de l'utopie, c'est à vrai dire la réalité qui, somme toute, est recherchée. (...) Tous les partis recherchent cette réalité dans leur pensée et dans leur agir, et l'on ne saurait s'étonner qu'elle se donne à eux de diverses manières. (...) [82] Si la question de la réalité n'était qu'élucubration spéculative, on pourrait aisément l'ignorer. Mais, pas à pas, on discerne de mieux en mieux que, justement, la forme polymorphe de toute notre pensée se rattache à la forme polymorphe de ce concept de réalité et que, de manière immanente, chacune de nos décisions ontologiques contient une portée autrement plus vaste. (...) [83] [S]ubstantiellement, on pourrait formuler ainsi le problème structurel de jadis aussi bien que d'aujourd'hui : à quel moment le champ d'expérience d'un groupe se transforme-t-il de manière si fondamentale que devient visible le hiatus entre la structure de pensée mise à contribution et la nouvelle objectalité qu'elle ne permet plus d'appréhender ? »

L. Althusser, *Pour Marx*, Paris, La Découverte, 1996 [1^e éd., Paris, Maspero, 1965], p. 242

(...) [I] est clair que *l'idéologie (comme système de représentations de masse) est indispensable à toute société pour former les hommes, les transformer et les mettre en état de répondre aux exigences de leurs conditions d'existence*. Si l'histoire est, dans une société capitaliste également, comme le disait Marx, une perpétuelle transformation des conditions d'existence des hommes, les hommes doivent sans cesse être transformés pour s'adapter à ces conditions ; si cette « adaptation » ne peut être laissée à la spontanéité, mais doit constamment être assumée, dominée, contrôlée, c'est dans l'idéologie que cette exigence s'exprime, que cette distance se mesure, que cette contradiction est vécue, et que sa résolution est « agie ». C'est dans l'idéologie que la société sans classe vit l'inadéquation-adéquation de son rapport au monde, en elle et par elle qu'elle transforme la « conscience » des hommes, c'est-à-dire leur attitude et leur conduite, pour les mettre au niveau de leurs tâches et de leurs conditions d'existence.

II) La constitution du sujet idéologique

L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat » [1^e éd. in *La Pensée*, n° 151, juin 1970], in *Sur la reproduction*, Paris, PUF, 2011, pp. 287-304.

(...) *Thèse I* : L'idéologie représente le rapport imaginaire des individus à leurs conditions réelles d'existence. (...) [C]'est *la nature imaginaire de ce rapport* qui soutient toute la déformation imaginaire qu'on peut observer (si on ne vit pas dans sa vérité) dans toute idéologie.

(...) *Thèse II* : L'idéologie a une existence matérielle. (...) Un individu croit en Dieu, ou au Devoir, ou à la Justice, etc. Cette croyance relève (pour tout le monde, c'est-à-dire pour tous ceux qui vivent dans une représentation idéologique de l'idéologie, qui réduit l'idéologie à des idées dotées par définition d'existence spirituelle) des idées dudit individu, donc de lui, comme sujet ayant une conscience, dans laquelle sont contenues les idées de sa croyance. Moyennant quoi, c'est-à-dire moyennant le dispositif « conceptuel » parfaitement idéologique ainsi mis en place (un sujet doté d'une conscience où il forme librement ou reconnaît librement des idées auxquelles il croit) le comportement (matériel) dudit sujet en découle naturellement. (...) Dans tout ce schéma nous constatons que la représentation idéologique de l'idéologie est elle-même contrainte de reconnaître que tout « sujet », doté d'une « conscience », et croyant aux « idées » que sa « conscience » lui inspire et accepte librement, doit « agir selon ses idées », doit donc inscrire dans les actes de sa pratique matérielle ses

propres idées de sujet libre. (...) Cette idéologie parle des actes : nous parlerons d'actes insérés dans des pratiques. Et nous remarquerons que ces *pratiques* sont réglées par des *rituels* dans lesquels ces pratiques s'inscrivent, au sein de l'*existence matérielle d'un appareil idéologique* (...).

Nous devons d'ailleurs à la « dialectique » défensive de Pascal la merveilleuse formule qui va nous permettre de renverser l'ordre du schéma notionnel de l'idéologie. Pascal dit à peu près : « Mettez-vous à genoux, remuez les lèvres de la prière, et vous croirez ». (...) Nous dirons donc, à ne considérer qu'un sujet, (tel individu) que l'existence des idées de sa croyance est matérielle, en ce que *ses idées sont ses actes matériels insérés dans des pratiques matérielles, réglées par des rituels matériels eux-mêmes définis par l'appareil idéologique matériel dont relèvent les idées de ce sujet.* (...) Il apparaît donc que le sujet agit en tant qu'il est agi par le système suivant (énoncé dans son ordre de détermination réelle) : idéologie existant dans un appareil idéologique matériel, prescrivant des pratiques matérielles réglées par un rituel matériel, lesquelles pratiques existent dans les actes matériels d'un sujet agissant en toute conscience selon sa croyance.

(...) [L]a catégorie de sujet n'est constitutive de toute idéologie, qu'en tant que toute idéologie a pour fonction (qui la définit) de « constituer » des individus concrets en sujets. (...) Nous suggérons alors que l'idéologie « agit » ou « fonctionne » de telle sorte qu'elle « recrute » des sujets parmi les individus (elle les recrute tous), ou « transforme » les individus en sujets (elle les transforme tous) par cette opération très précise que nous appelons *interpellation*, qu'on peut se représenter sur le type même de la plus banale interpellation policière (ou non) de tous les jours : « hé, vous, là-bas ! ». Si nous supposons que la scène théorique imaginée se passe dans la rue, l'individu interpellé se retourne. Par cette simple conversion physique de 180 degrés, il devient *sujet*. Pourquoi ? Parce qu'il a reconnu que l'interpellation s'adressait « bien » à lui, et que « c'était *bien lui* qui était interpellé ». (...) Donc l'idéologie interpelle les individus en sujets. Comme l'idéologie est éternelle, nous devons maintenant supprimer la forme de la temporalité dans laquelle nous avons représenté le fonctionnement de l'idéologie et dire : l'idéologie a toujours-déjà interpellé les individus en sujets (...); ce qui nous conduit nécessairement à une dernière proposition : *les individus sont toujours déjà des sujets*. Donc les individus sont « abstraits » par rapport aux sujets qu'ils sont toujours déjà.

(...) Comme la structure formelle de toute idéologie est toujours la même, nous nous contenterons d'analyser un seul exemple, accessible à tous, celui de l'idéologie religieuse. (...) [I]l n'existe une telle multitude de sujets religieux possibles, que sous la condition absolue qu'il y ait un *Autre Sujet Unique, Absolu*, à savoir Dieu. (...) Il apparaît alors que l'interpellation des individus en sujets suppose l'« existence » d'un *Autre Sujet, Unique et central*, au Nom duquel l'idéologie religieuse interpelle tous les individus en sujets. Dieu se définit donc comme le sujet par excellence, celui qui est par soi et pour soi (« Je suis Celui qui Suis »), et celui qui interpelle son sujet, l'individu qui lui est assujéti par son interpellation même (...). Dieu est donc le sujet, et Moïse, et les innombrables sujets du peuple de Dieu, ses interlocuteurs-interpellés : ses *miroirs*, ses *reflets*. (...) Dieu a besoin des hommes, le grand Sujet des sujets, jusque dans l'affreuse inversion de son image en eux (...). Mieux : Dieu se dédouble lui-même, et envoie son Fils sur la terre.

Déchiffrons en langage théorique cette admirable nécessité du dédoublement du *Sujet en sujets* et du *Sujet lui-même en sujet-Sujet*. Nous constatons que la structure de toute idéologie, interpellant les individus en sujets au nom d'un *Sujet Unique et Absolu* est *spéculaire*, c'est-à-dire en miroir, et *doublement spéculaire* : ce redoublement spéculaire est constitutif de l'idéologie et assure son fonctionnement. Ce qui signifie que toute idéologie est *centrée*, que le *Sujet Absolu* occupe la place unique du Centre, et interpelle autour de lui l'infinité des individus en sujets, dans une double relation spéculaire telle qu'elle *assujéti* les

sujets au Sujet, tout en leur donnant, dans le Sujet où tout sujet peut contempler sa propre image (présente et future) la *garantie* que c'est bien d'eux et bien de Lui qu'il s'agit, et que, tout se passant en Famille, « Dieu y *reconnaîtra* les siens », c'est-à-dire ceux qui auront reconnu Dieu et se seront reconnus en lui, ceux-là seront sauvés.

Résumons ce que nous avons acquis sur l'idéologie en général. La structure spéculaire redoublée de l'idéologie assure à la fois :

- 1) l'interpellation des « individus » en sujets,
- 2) leur assujettissement au Sujet,
- 3) la reconnaissance mutuelle entre les sujets et le Sujet, et entre les sujets eux-mêmes, et finalement la reconnaissance du sujet par lui-même,
- 4) la *garantie* absolue que tout est bien ainsi, et qu'à la condition que les sujets reconnaissent ce qu'ils sont et se conduisent en conséquence, tout ira bien : « *Ainsi soit-il* ».

(...) « *Ainsi soit-il !* » Ce mot, qui enregistre l'effet à obtenir, prouve qu'il n'en est pas « naturellement » ainsi (« naturellement » : en dehors de cette prière, c'est-à-dire en dehors de l'intervention idéologique). Ce mot prouve qu'il *faudrait* qu'il en soit ainsi, pour que les choses soient ce qu'elles doivent être, lâchons le mot : pour que la reproduction des rapports de production soit, jusque dans les procès de production et de circulation, assurée, chaque jour, dans la « conscience », c'est-à-dire dans le comportement des individus-sujets, occupant les postes que la division sociale-technique du travail leur assigne dans la production, l'exploitation, la répression, l'idéologisation, la pratique scientifique, etc. De quoi est-il en effet réellement question dans ce mécanisme de la reconnaissance spéculaire du Sujet et des individus interpellés en sujets, et de la garantie donnée par le Sujet aux sujets s'ils acceptent librement leur assujettissement aux « ordres » du Sujet ? La réalité dont il est question dans ce mécanisme, celle qui est nécessairement *méconnue* dans les formes mêmes de la reconnaissance (idéologie = *reconnaissance/méconnaissance*) est bien en effet, en dernier ressort, la reproduction des rapports de production et des rapports qui en dérivent.

III) Le rapport du sujet idéologique à l'idéologie : un rapport à des rapports

1 / Relativisme ou relationnisme. Conséquences épistémologiques – conséquences pratiques

***IU*, pp. 66-88.**

IU [66] (...) [E]nter dans la problématique de vérité peut mener derechef à deux solutions distinctes : soit à un *relativisme* soit à un *relationnisme*, que l'on ne doit pas confondre l'un avec l'autre.

Le relativisme s'annonce toujours quand, l'idée socio-historique moderne de l'inféodation factuelle de toute pensée historique à un locus, on la rattache à une épistémologie de facture ancienne qui, à proprement parler, ne connaît pas encore le phénomène de pensée solidaire-de-l'être[-social], ne l'affronte pas encore avec sérieux et par conséquent, se réglant sur un paradigme statique (par exemple, sur le plus ancien de tous les schémas, $2 \times 2 = 4$), doit en venir bon gré mal gré à rejeter tout savoir inféodé à un *locus* comme étant simplement « relatif ». Le relativisme résulte donc ici de l'incongruence qui prévaut entre la nouvelle idée de la structure mentale factuelle et une épistémologie qui ne maîtrise pas encore cette dernière.

Si l'on veut échapper à ce relativisme, il faudra tout d'abord avoir compris (...) que ce n'est pas *l'épistémologie* en général qui juge d'un type de pensée, mais seulement un type

historique déterminé de cette théorie. L'épistémologie est enchâssée dans le flux du devenir de la même manière exactement que l'ensemble de notre pensée, et ses progrès consistent justement à maîtriser aussi les complications toujours nouvelles que les phases les plus récentes du devenir font discerner dans les structures de pensée. Une épistémologie moderne [67] comptant avec le fait de la transitivité de tout savoir historique présumera donc tout d'abord qu'il y a des régions de pensée dans lesquelles un savoir sans *locus*, intransitif, est totalement inconcevable. (...)

[72] « Relationnisme » signifie seulement que tous les éléments de sens sont transitifs entre eux et qu'ils font sens dans un système déterminé en se cofondant réciproquement. Mais un tel système n'est possible et valide que pour un être historique bien spécifié dont il est l'expression adéquate pour une tranche de temps. Que l'être historique se déplace, et le système de normes auparavant « engendré » par lui s'aliène également. (...)

[80] Si maintenant on ramène tous ces cas dans le périmètre de nos réflexions, la fausse conscience nous apparaît sous des traits tout autres : fausse et idéologique est une conscience qui, dans sa manière de s'orienter, n'a pas intégré la réalité nouvelle et qui, en fait, l'occulte avec des catégories obsolètes.

Ce concept d'idéologie (...), nous [le] dirons « en valeur » et « dynamique » – « en valeur » parce qu'il dénote des décisions par référence à la réalité des idées et de leurs constituants et à la réalité des structures de conscience ; « dynamique » parce qu'il rapporte ces décisions à une réalité perpétuellement fluente (...).

Ce concept d'idéologie (et d'utopie) ne table que sur une idée intuitive : par delà les points aveugles, il y a de fausses structures de conscience ; il table sur le fait que la « réalité » par rapport à laquelle on échoue peut être une réalité dynamique, que, dans le même espace socio-historique, il peut y avoir de fausses structures de conscience différemment loties, celles qui, en pensée, outrepassent l'être « contemporain » et celles qui n'y atteignent pas encore, l'occultant dans l'un et l'autre cas ; il table, en fin de compte, sur une « réalité » qui ne se dévoile que dans la praxis. (...)

[81] [Or,] [o]n ne maîtrise pas un paysage historique de l'être, quel qu'il soit, sans une pensée déterminée à cet effet, dominant la problématique réelle du jour et apte à prendre de la hauteur dans la controverse en cours. Et dans ce cas, il s'agira de trouver très en amont le point de départ axiomatique très reculé, le lieu synthétique de la totalité. (...) La totalité recherchée, on n'en prend le chemin qu'à la condition minimale de voir et de toujours mettre en évidence le caractère segmentaire de tous les *locus*. (...)

[87] Au sens où nous l'entendons, « totalité » ne signifie pas quelque vision exigible uniquement de la part d'un œil divin, immédiate et valide une fois pour toutes, ni quelque image relativement close sur elle-même, tendant à la quiétude. « Totalité » signifie intention tournée vers le tout, accueillant en soi des points de vue régionaux et ne cessant jamais de les transcender, s'élargissant pas à pas dans le processus naturel de la connaissance, se donnant pour but non pas quelque conclusion valide hors le temps, mais, autant qu'il nous est possible, extension maximale de notre horizon. (...) [88] Si de nouvelles situations de pensée émergent dans une conjoncture aussi épineuse et dans une évolution aussi riche de nuances, alors, en quelque sorte, l'homme doit réapprendre à penser, car il est une créature qui doit sans cesse se hisser à la hauteur de son histoire.

2 / *Idéologie dominante – idéologie dominée*

L. Althusser, *Sur la reproduction*, Paris, PUF, 2011 [1^e éd. 1995], pp. 231-262.

L'idéologie dominante, qui existe dans le système complexe des Appareils idéologiques d'Etat, est (...) elle-même le résultat d'une très longue et rude lutte de classe (...). Et cette

même idéologie, par laquelle la bourgeoisie parvient à établir son hégémonie sur l'ancienne aristocratie foncière et sur la classe ouvrière, ne se constitue pas seulement par une lutte *externe*, contre ces deux classes, mais aussi et en même temps comme une lutte *interne*, pour surmonter les contradictions des fractions de classe bourgeoises, et réaliser l'unité de la bourgeoisie comme classe dominante. (...) [L]a reproduction de l'idéologie dominante n'est pas la simple répétition, une reproduction simple, ni même une reproduction élargie automatique, mécanique, d'institutions *données*, définies une fois pour toutes par leur fonction : c'est le combat pour l'unification et le renouvellement *d'éléments idéologiques antérieurs*, disparates et contradictoires, dans une unité conquise dans et par la lutte de classe, contre les formes antérieures et les tendances antagonistes nouvelles. La lutte pour la reproduction de l'idéologie dominante est un combat inachevé toujours à reprendre, et toujours sous la loi de la lutte de classe. Que ce combat pour l'unification de l'idéologie dominante soit toujours « inachevé » et toujours à « reprendre », tient (...) à la *matérialité et à la diversité des pratiques*, dont il s'agit d'unifier l'idéologie « spontanée ». (...) Ce qui revient à dire que l'idéologie dominante, bien que ce soit sa fonction, *ne parvient jamais à résoudre totalement ses propres contradictions*, qui sont le reflet de la lutte de classe.

(...) [L]e parti communiste se constitue lui aussi, comme tous les partis, sur la base d'une *idéologie*, qu'il appelle d'ailleurs lui-même *l'idéologie prolétarienne*. Certes. Chez lui aussi, l'idéologie joue le rôle de « ciment » (Gramsci) d'un groupe social défini qu'elle *unifie* dans sa pensée et dans ses pratiques. Chez lui aussi cette idéologie « interpelle les individus en sujets », très précisément en sujets-*militants* (...). Mais ce qu'on appelle l'idéologie prolétarienne n'est pas l'idéologie purement « spontanée » du prolétariat, où des « éléments » (Lénine) prolétariens sont combinés avec des éléments bourgeois, et le plus souvent soumis à eux. Car, pour exister comme classe consciente de son unité et active dans son organisation de lutte, le prolétariat a besoin non seulement d'expérience (celle des luttes de classe qu'il mène depuis plus d'un siècle), mais de *connaissances objectives*, dont la théorie marxiste lui fournit les principes. (...) *C'est donc une idéologie très particulière* : idéologie, puisqu'au niveau des masses elle fonctionne comme toute idéologie (en interpellant les individus en sujets), mais pénétrée d'expériences historiques éclairées par des principes d'analyse scientifique.

(...) [L]'idéologie politique révolutionnaire marxiste-léniniste présente cette particularité, *sans aucun précédent historique*, d'être une idéologie fortement « travaillée » donc transformée par une *science*, la science marxiste de l'Histoire, des formations sociales, de la lutte des classes et de la Révolution, ce qui « déforme » la structure spéculaire de l'idéologie sans la supprimer tout à fait (...). L'Internationale veut ainsi « *décentrer* » l'idéologie politique elle-même.

(...) [Rappelons] la condition à laquelle a été soumis, pour se constituer, le Mouvement ouvrier : *la domination de la lutte de classe bourgeoise sur la lutte de classe ouvrière*. (...) [L]a lutte de classe est fondamentalement *inégaie*, (...) elle n'est pas menée dans les mêmes pratiques du côté de la bourgeoisie et du prolétariat, et (...) la bourgeoisie impose, dans les appareils idéologiques d'Etat, des *formes* destinées à *prévenir* et à s'assujettir l'action révolutionnaire de la classe ouvrière.

(...) [L]a classe ouvrière ne peut conquérir son autonomie qu'à condition de se libérer de l'idéologie dominante, de s'en démarquer, pour se donner des formes d'organisation et d'action qui réalisent sa propre idéologie, l'idéologie prolétarienne. Le propre de cette rupture, de cette prise de distance radicale est qu'elles ne peuvent se réaliser que dans une lutte de longue durée, qui est contrainte de tenir compte des *formes* de la domination bourgeoise, et de combattre la bourgeoisie *au sein de ses propres formes de domination*, mais sans jamais se « prendre au jeu » de ces formes, qui ne sont pas des simples « formes » neutres mais des *appareils* réalisant l'*existence* de l'idéologie dominante. (...) Il en résulte des idéologies antagonistes, qui, tout comme les luttes de classe (bourgeoise et prolétarienne) sont

inégaies. Cela signifie que l'idéologie prolétarienne n'est pas le contraire direct, l'inversion, le renversement de l'idéologie bourgeoise, – mais une toute autre idéologie, porteuse d'autres « valeurs », « critique et révolutionnaire ».

3 / Philosophie et action sur l'idéologie

L. Althusser, « La transformation de la philosophie. Conférence de Grenade (1976) », in *Sur la philosophie*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 164-177.

On peut dire qu'il n'y a pas de pratique sans idéologie, et que toute pratique, même scientifique, s'accomplit sous une idéologie. [...] [C]'est en agissant sur l'ensemble des idéologies existantes que la philosophie s'acquitte, sur le fond de la lutte de classe, de sa tâche historique. [...] On peut formellement concevoir la possibilité d'une action de l'idéologie sur les pratiques sociales qui leur confère une certaine unité et une certaine orientation dans une phase donnée de la lutte de classe. (...) Ce que, suivant en cela Gramsci, j'ai appelé le système des appareils idéologiques d'Etat est en effet l'ensemble des institutions idéologiques, religieuses, morales, familiales, juridiques, politiques, etc., par lesquelles la classe au pouvoir parvient à la fois à s'unifier et à imposer aux masses exploitées sa propre idéologie comme leur propre idéologie. (...) Dans la lutte de classe, et ses contradictions, sur la base des éléments idéologiques contradictoires légués par le passé, il s'agit de constituer une idéologie qui surmonte toutes ces contradictions, une idéologie qui soit unifiée autour des intérêts essentiels de la classe dominante pour assurer ce que Gramsci appelait son hégémonie.

(...) La tâche qui est assignée et déléguée [à la philosophie] par la lutte de classe (...) est celle de contribuer à l'unification des idéologies en idéologie dominante, et de garantir cette idéologie dominante comme Vérité. Comment y contribue-t-elle ? Justement en se proposant de penser *les conditions de possibilité théoriques* de la résolution des contradictions existantes et donc de l'unification des pratiques sociales et de leur idéologie. (...) [La philosophie] est quelque part du côté des idéologies comme une sorte de laboratoire théorique où est mis expérimentalement à l'épreuve, dans l'abstraction, le problème fondamentalement politique de l'hégémonie idéologique, c'est-à-dire de la constitution de l'idéologie dominante. C'est là que sont mises au point les catégories et les techniques théoriques qui vont rendre possible l'unification idéologique.

(...) Marx, Lénine et Gramsci avaient suggéré que la philosophie dont le marxisme avait besoin *n'était pas tant une philosophie produite comme philosophie, qu'une nouvelle pratique de la philosophie*. (...) [L]es nouvelles formes d'existence de la philosophie (...) cesseront d'avoir pour fonction essentielle la constitution de l'idéologie dominante, avec toutes ses contraintes et les exploitations qui lui sont liées, pour contribuer à la libération et au libre exercice des pratiques sociales et des idées humaines.